

EN MARGE D'UN LIVRE

LA CORRESPONDANCE
D'ANDRÉ GIDE AVEC
MARCEL GAVILLET
(1933-1946)

Nombre de nos lecteurs se sont intéressés à la publication posthume, réalisée en octobre dernier par les Éditions du Revenandray, de l'Essai sur la Morale d'André Gide (1) de Marcel Gavillet (1905-1974) qui, après avoir joué en 1933 *Les Caves du Vatican* avec ses camarades bellettriens de Lausanne, s'était lié d'amitié avec André Gide, avait été hébergé par lui à Paris et lui avait consacré sa thèse de théologie avant de devenir pasteur de l'Eglise Réformée. En appendice à l'ouvrage, les éditeurs ont publié le texte de deux intéressantes lettres de Gide à Gavillet — mais il nous a paru souhaitable de faire connaître aux lecteurs du BAAG tout ce qui a été conservé de la correspondance échangée entre les deux hommes, c'est-à-dire non seulement les lettres de Gide qu'avait précieusement gardées Marcel Gavillet, mais aussi les lettres adressées par celui-ci à Gide et qui se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Nous les publions avec la gracieuse autorisation de Mme Gavillet et de Mme Catherine Gide, ainsi que de M. François Chapon, Conservateur de la Bibliothèque Doucet, que nous remercions vivement ici de nous permettre de révéler ainsi la figure émouvante d'un homme que définissaient la finesse, la bonté et une lucide exigence de vérité.

Le texte des lettres de Gide est intégral ; nous avons dû faire quelques menues coupures, pour des raisons de discrétion, dans les lettres de Marcel Gavillet. D'autre part, les autographes de celles-ci sont souvent difficiles à déchiffrer et un ou deux courts passages ont malheureusement résisté à la perspicacité du transcripteur (2). Coupures et passages illisibles ont naturellement été signalés.

(1) Voir les BAAG n° 36, pp. 91-2, et n° 37, p. 90. On peut encore se procurer le livre en le commandant directement à l'Imprimerie E. Ruckstuhl, Avenue de Beaulieu 13, C.P. 12, 1000 Lausanne 9, Suisse (ex. de luxe : 25 FS ; ex. ordinaire : 18 FS).

(2) Nous remercions celui-ci, qui n'est autre que Mme de Bonstetten, d'avoir bien voulu se charger de ce travail, après être intervenue au nom de l'AAAG auprès de Mme Gavillet.



MARCEL GAVILLET

Photographie inédite (D.R. Bibl. litt. J.-Doucet).

"J'aime votre photo. Vous m'y paraissez comme... délivré, et beaucoup moins dispos à vous laisser bouffer par des croquemitaines." (Gide à Gavillet, 4 décembre 1937).

I. ANDRÉ GIDE A MARCEL GAVILLET.

La première pièce conservée de cette correspondance est le billet adressé par Gide à Marcel Gavillet pour accepter l'invitation à dîner que le jeune Bellettrien lui a transmise au nom de cinq de ses camarades et lui-même, alors en pleines répétitions des *Caves du Vatican* (1).

[Lausanne, mardi] 21 Nov. 33.

Mon cher Gavillet,

J'accepte avec une joie des plus vives. Les cinq que vous me nommez (et vous) sont exactement ceux avec qui j'aurai le plus de plaisir à me trouver. Le 22, je me laisserai donc emmener où vous voudrez, après la répétition sans doute. Parfait !

De tout cœur avec vous déjà,

André Gide.

II. MARCEL GAVILLET A ANDRÉ GIDE.

En juin 1935, Gavillet était au Vaneau, où Gide l'hébergea durant le séjour que le futur pasteur était venu faire à Paris pour préparer sa thèse sur *la morale d'André Gide* (2). A l'automne suivant, il fait ses premières armes dans une paroisse de La Rochelle, d'où il écrit, longuement, à son grand ami :

La Rochelle, [vendredi] 11 octobre 1935.

Bien cher Monsieur Gide,

Il fait une petite pluie grise, dehors. Je suis dans une grande pièce, haute et rectangulaire, tapissée en brun clair, à laquelle le soleil, quand il paraît, ajoute une lumière toute vive. Le paravent qui masque un grand lit est de même couleur. Le radiateur heureusement n'y rigne pas, qui eût donné à cette chambre le caractère anonyme des appartements en série. Un poêle fait mieux mon affaire, dont le tuyau s'enroule dans le manteau de la cheminée de couleur gris bleuté émaillé de blanc, que surmonte une glace, déteinte. Deux ou trois meubles suffiront juste à me faire croire que je ne suis

(1) V. à ce sujet les souvenirs d'Auguste MARTIN, "Les Caves du Vatican, 1933", dans le n° d'Hommage à André Gide de la Revue de Belles-Lettres de Lausanne (77^e année, n° 6, nov.-déc. 1952, paru en mars 1953), pp. 15-20.

(2) Dans ses *Cahiers*, la Petite Dame mentionne alors "ce jeune Suisse sympathique qui occupe la chambre du sixième" (t. II, p. 469).

pas ici pour un temps trop long. Pour un peu, je me croirais en mission.

C'est dans ce décor que je pense à mon sermon de dimanche : "si quelqu'un ne hait pas et son père et sa mère... plus encore que sa propre vie, il ne peut être mon disciple". Et voilà que bousculant tout, vous survenez au milieu de tout cela ; que je me vois bondir à ma table, tandis que tout au fond de mon cœur cabriole.

Vous l'emportez sans peine sur le plus immédiat de mes devoirs. C'est vous dire, quand bien même vous le pourriez supposer, à quel point je ne cesse de penser à vous, ici, où à bien des moments je m'interroge, au fur et à mesure que je prends contact avec tout cela qui est nouveau pour moi, tout en ne l'étant pas entièrement.

Vraiment, Monsieur Gide, j'avais honte de plus en plus, de penser — au moins trois ou quatre fois dans la même semaine — à vous écrire, sans jamais le faire autrement qu'en intention, qu'en projet. Je sais bien que c'était pour souhaiter de m'étendre plus longuement que je différerais ainsi, mais les prétextes les plus honorables ne font que de plus grandes dupes. Et me voilà déjà soulagé, de mettre fin à ce silence qui me faisait mal, ne fût-ce que parce qu'il me privait d'un simple mot de votre part. Je n'ai pas besoin de vous dire comment il sera accueilli. Ma concierge croira que je deviens fou.

Ah ! cher Monsieur Gide — et dans mon cœur, je dis cher-ami-Monsieur Gide —, tout est en moi pêle-mêle. Je crois que je n'arriverai rien à vous dire de précis, faute de pouvoir tout vous dire. Il en est toujours ainsi. Je continue à être celui qui ne peut pas dire : cela est ou cela n'est pas, un oui ou un non en bloc. Un oui massif. Un non irrémédiable. Le seul que je puisse dire, à peu près en tout repos, et encore : c'est non à ceux qui m'obligeraient à dire oui ou à dire non à tout jamais. Peut-être cette profonde incapacité à trancher m'empêchera-t-elle d'être ou de devenir chrétien, encore que j'aie la conviction qu'il est foncièrement anti-évangélique d'arrêter sa pensée, et sa volonté et ses actes du même coup en des formules-décrets, en des attitudes catégoriques. Je pense qu'il n'y a qu'un seul oui possible : celui que l'on dit à Dieu. Du moins qu'il est le seul qui importe, hors duquel tout le reste est aléatoire et sujet à caution, à révision permanente. Je ne prétends pas vous dire là quelque chose de très nouveau, n'est-ce pas ? Et je ne puis que vous donner raison lorsque vous relevez dans l'Évangile ce caractère "d'éternité dans l'instant", ce que l'on pourrait traduire ainsi : "l'absolu, c'est d'obéir dans le moment". Et tout ce qu'on y ajoute : dogmes, décrets moraux, vient de qui vous savez.

Vous n'êtes pas sans le deviner, Monsieur Gide, je me demande si j'ai bien fait de venir ici, d'entrer dans la carrière (où j'entre à titre d'essai, ou plutôt à titre d'information). En tout cas, j'en fais mon profit, au point de vue religieux, comme au point de vue humain ; de moi, cela ne vous étonnera pas.

A de rares intervalles, je retrouve cette joie qui me ravissait

soudain, du milieu même quelquefois de mon esseulement nostalgique (ce n'est pas le mot exact) — et en ce moment-là je me fusse volontiers précipité chez vous, pour causer de n'importe quoi, pour me libérer — alors que je longeais le jardin du Luxembourg ou le boulevard St-Germain, sondant les visages auxquels j'eusse pu confier ma joie.

Je vous dois tant, cher Monsieur Gide, déjà depuis longtemps — et j'ai peur de n'arriver à vous le dire entièrement, petit à petit, un jour ou l'autre — et encore davantage depuis que vous m'avez accueilli chez vous. Un mois de plus à Paris et je crois bien qu'il y aurait eu des choses auxquelles je n'aurais pas pu revenir ; que ma vie, non dans son fond, mais dans sa forme, eût pris un cours différent. Peut-être qu'il ne convenait pas qu'elle le prit tout de suite, puisque je suis ici ; qu'il ne convient pas que j'abandonne une voie sans en avoir épuisé les multiples ressources, afin de ne plus songer à y revenir.

Si je vous disais aussi à quel point les yeux de Jef Last (3) m'ont subjugué. Grâce à eux, je ne pourrai plus penser qu'il n'y a de pureté possible de l'âme qu'à l'intérieur d'une certaine morale, celle du grand nombre ; à l'heure qu'il est je n'y songe pas sans un ébahissement, qui vous fera sourire un peu ; mais si peu conformiste que je sois, que je veuille être, il y a en moi tout un résidu de réflexes, de pensées ou de sentiments découlant de cette morale courante. Là encore, je ne vous apprend rien.

Dans une autre lettre, je vous dirai dans quels milieux, très différents, je me meus, et quelles mentalités, et quel plaisir je prends à vivre dans un pays qui contraste si fort avec le mien.

Parlez-moi de vous, de votre travail, de vos amis, de Gérin (4). Et Maret (5), avez-vous songé à lui comme secrétaire provisoire ?

Cher Monsieur Gide, je vous aime bien cordialement.

Marcel Gavillet.

Donnez mes meilleures salutations reconnaissantes à Eugénie (6) et au concierge, dont j'aimerais avoir les noms pour leur envoyer une carte.

Je n'ai pas trouvé à la Bibliothèque de La Rochelle le *Voyage*

(3) Jef Last était venu à Paris, et logeait chez Gide, en mai-juin 1935, à l'occasion du Congrès international des Écrivains pour la Défense de la Culture. (V. le passage cité plus haut des *Cahiers de La Petite Dame*).

(4) Le jeune mineur belge Louis Gérin était lui aussi venu à Paris participer au Congrès de juin 1935. (Sur Gérin, v. le BAAG n° 37, p. 18).

(5) Nous n'avons pu identifier ce personnage.

(6) La bonne que Gide avait alors à son service, rue Vaneau.

au Congo et *Retour du Tchad*, ni chez M. Talvart Hector, esprit fort et fichier éblouissant, pourtant point trop sommaire, rédacteur du bulletin bibliographique aux *Nouvelles littéraires*. Si vous pouviez me les faire parvenir, je vous en serais reconnaissant, non sans y avoir mis un mot de souvenir, s'il vous plaît. Je vous les mendie tout simplement.

III. ANDRÉ GIDE A MARCEL GAVILLET.

Le "petit billet" suivant répond à une "excellente lettre" de Gavillet qui n'a malheureusement pas été retrouvée. Les *Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.* sortiront trois mois plus tard (ach. d'impr. le 23 juin 1937).

[Cuverville, dimanche] 21 Mars 37.

Mon cher Gavillet,

Ceci n'est qu'un petit billet (je suis en plein travail et voudrais me laisser distraire le moins possible du livre que j'achève — retouches à mon *Retour de l'U.R.S.S.*) pour vous dire combien m'a ému votre excellente lettre. Croyez bien que moi non plus je n'oublie pas nos conversations, bien tâtonnantes encore, mais qui laissaient pressentir que nous pourrions un jour entrer "dans le vif" de la question.

Jef Last combat sur le front de Madrid ; je reste fort anxieux à son sujet. De retour à Paris je vous ferai envoyer *Geneviève* et mes *Nouvelles Pages de Journal* (7) ; je l'ai noté.

Une bien affectueuse poignée de mains — en attendant mieux.

André Gide.

IV. MARCEL GAVILLET A ANDRÉ GIDE.

Huit mois plus tard, Gide reçoit de La Rochelle une très longue lettre où Gavillet, certainement encouragé par le "présentiment" que Gide lui disait avoir qu'ils devaient un jour entrer "dans le vif" de certaines questions, se confiait sans réserves à celui à qui — il le lui dit alors expressément — il devait la vie...

La Rochelle, [lundi] 29 novembre 1937.
11, rue de l'Escale, 11.

C'est absurde, cher Monsieur Gide, je commence cette lettre sans savoir où je vais, mais pourtant pas au hasard. Et si j'attendais, ce serait peut-être pour le dire mieux, ce que j'ai à vous dire, mais à quoi sert-il de bien le dire ? Que cela jaillisse et c'est bon, que je puisse au moins le dire à quelqu'un qui n'inter-

(7) Les *Nouvelles Pages de Journal* (1932-1935) ont paru en juin 1936, *Geneviève* en octobre.

prêtera pas ça à l'envers, ou, qui plus est, dans le sens qui est le leur.

Depuis quinze jours, je ne parle plus qu'avec moi, sans en paraître moins changé d'apparence. Ça remonte à plus haut, bien sûr, à mon début de mise en train de ma thèse sur vous, oui, si l'on veut. Mais encore à bien plus loin, car ce travail, s'il précipite le mouvement, n'a servi qu'à venir grossir le flot initial. — Pardonnez-moi si je vous ramène à un rôle d'affluent — vous expliquer depuis où ça remonte, je n'ai pas le temps, et cela ne peut guère vous être utile. Vous me rejoindrez assez vite.

Mais depuis quinze jours, je dévale la pente comme jamais, et à toute vitesse. Rassurez-vous, ça n'est pas catastrophique, au point de vue que l'on voudra, conséquences extérieures immédiates, etc., etc., mais pour moi, c'est une date — la première où je prenne date (8) de mon existence personnelle. Je dévale *ma* pente et tout prend un sens nouveau. Avec l'assurance de voir, non plus l'envers, mais l'endroit de ma vie.

Encore une fois, ne redoutez rien. Je ne vais pas ni me déclarer votre disciple, car, dans la mesure même où vous me devenez plus intimement fraternel, je me sens respectueusement à côté de vous, mais pleinement méritant de votre amitié. Et non plus vous ahurir d'une bouleversante révélation.

C'est moins romantique, et d'autant plus bouleversant pour moi, de conséquences lointaines, infinies, même si pour l'instant j'en garde un parfait sang-froid.

Ouf, vraiment, j'ai tout fait pour échapper à moi-même. Je suis venu ici, vous le savez, partant néanmoins avec le pressentiment qu'un jour je saurai où j'en suis avec moi. Ce jour est là — c'est tout. Je pourrais, au fond, arrêter ma lettre ici. J'en tremble, mais c'est de ravissement secret.

Par quels détours, quels méandres, quels reculs et quels malaises, devant les autres et devant moi, et prenant toutes les fausses pistes les unes après les autres, pour comprendre enfin que je devais m'accepter tel. Que toute cette impossible à réduire complexité dérivait d'une non-appartenance à la commune mesure. Si j'ai souffert, mon Dieu, de différer constamment, d'être incertain de tout et de moi-même ! Oh, non pas, vous le savez bien, vous, du fait de l'être, mais de ne pas savoir pourquoi ; maintenant, pour moi, c'est là ma robuste joie qui ne sera pas démentie : je sais pourquoi.

Ce qui m'attend : je le sais mieux que jamais, je n'ai pu que l'entrevoir : une encore plus complète solitude de la pensée, la désaffection, un jour ou l'autre, de ceux qui n'accordent leur amitié qu'à ceux qui emboîtent le pas derrière eux, qui ne conçoivent d'appel divin ; car ce n'est rien d'autre que cela, et la vérité est de même nature, si étrange que cela soit aux yeux de qui nous savons

(8) *Sic.*

(...) (9).

Ce qui m'attend : l'inconnu dans ma vie matérielle et dans la forme non encore déterminée actuellement que revêtira, qu'empruntera, un jour ou l'autre, ce message qui, à peine perçu — encore que... —, devra être délivré, coûte que coûte.

Tenez, j'entends encore un de mes professeurs, auquel j'avouais mon attirance secrète pour la littérature, me dire : "Et qu'est-ce que vous avez à dire ?" J'aurais pu lui dire : "Rien de plus que cela, que je savais déjà, que je ne vous ressemble pas." L'animal, il aurait plus facilement conçu que je fasse le pastorat, en n'ayant rien à dire.

Ils sont tous les mêmes, ils demandent toujours des signes, comme s'il était nécessaire d'écrire des sermons pour pressentir en soi un message. Quant à le déchiffrer, ça, c'est une autre histoire, et je crois qu'on n'y parvient qu'en s'exprimant.

Vous voyez, cher ami Monsieur Gide (comme j'ai plaisir à vous appeler), je ne vous ai pas envoyé ce télégramme (10) au hasard et par charité chrétienne. Vous me ferez bien l'amabilité de me croire capable de quelque chose de mieux, et de tout aussi chrétien d'ailleurs, mais à ma façon ou, mieux, à celle du Dieu des prophètes.

Ce que je ferai, je n'en sais rien et, pour l'instant, je n'ai qu'à marcher droit, en restant où je suis, et fidèle féroce, comme vous dites. Et s'il n'y a pas d'autre moyen, que cette férocité dévouée... plus dévouée que ne le pensent ceux qui s'imaginent qu'on les sous-estime et qu'on les juge et qu'on s'écarte des chemins battus pour son plaisir, comme si nous ne serions pas plus *satisfaites* (si précisément nous ne recherchions pas autre chose) de bêler avec eux, de s'abriter, de s'accoter à des piliers philosophiques, religieux ou autres qui, pour nous, sont creux, de nous reposer quelque part sur terre.

Et vous dire à quel point l'Évangile, la Bible entière m'apparaît neuve, saugrenue, menaçante pour tout l'équilibre fallacieux de la civilisation, révélatrice, justificatrice d'un tout autre équilibre où ne surnage plus grand'chose de nos propres vérités.

Quel carnage, quelle pulvérisation de tout ce dont s'enchantent les piétés conventionnelles de nos religions cristallisées, qui ont monopolisé, domestiqué Dieu à leur profit.

Bien sûr que j'aimerais vous voir, rejetant toute mystification et toute mythologie, redécouvrir sous la surenchère et la pacotille religieuse le Dieu vivant, le Dieu rugissant d'Amos et de Blake (je parle de Blake sans être bien fixé, d'ailleurs, sur sa pensée), mais d'abord je craindrais que vous puissiez croire à une tentative de

(9) Passage illisible.

(10) Phrase peu claire, que le reste de la correspondance ne permet pas, semble-t-il, d'interpréter avec précision.

vous faire la leçon, quand j'ai tant appris à votre école de probité, la seule qui pouvait me convenir, et puis aussi vous n'avez peut-être pas besoin d'encouragement de ma part. Sans compter que, si je vous mets au bénéfice d'une prévenance de Dieu à votre égard (je dis "prévenance", faute d'un mot plus adéquat que celui de "révélation" ou autre de ce calibre), ce n'est pas pour vous l'enlever après coup. Alors, ne me prêtez, s'il vous plaît, aucune autre intention que celle de vous expliquer comment, à moi, la vôtre et la mienne (de "vocation") m'apparaissent.

Cela vous aidera à comprendre que je n'éprouve pas, pour l'instant, l'obligation intérieure de quitter mon poste — commode, de ce fait qu'il ne m'engage pas vis-à-vis d'une église ni vis-à-vis du public — le pasteur titulaire, ici (...) (11).

(...) n'y voir pas plus clair que juste ce qu'il faut pour faire le pas nécessaire à la réalisation. Dieu, ou ce qui lui en tient lieu, n'éclaire son "homme de peine" que juste pas plus loin que l'endroit où il va et devra poser le pied. S'il lui arrive de l'éclairer davantage, c'est qu'il en reconnaît la nécessité momentanément ; s'il l'aveugle, c'est pour mieux le préparer à voir la brève lueur falotte à paraître pour la prochaine étape.

Dites-moi ce que vous en pensez.

Si je vous écris cela, c'est, vous le sentez, parce qu'à plus d'une reprise vous avez été pour moi un garde-fou ; plus exactement, vous m'avez fait rebondir quand j'étais tenté de caler, comme quand la machine s'enraye.

Je ne vous l'ai jamais dit, ami, mais vous devez le savoir. Sans vous, je me serais suicidé. Vous êtes venu dans ma vie, j'étais encore au "collège", que je venais de reprendre après deux ans d'arrêt. J'avais l'âge de faire mon premier bachot, à un moment où je suffoquais de ma maladie ; où je me sentais à jamais tellement différent des autres (...) ; vivant à l'écart des miens tout en étant avec eux, retranché, replié, secret (...). J'étais traqué. Et de m'en être ouvert à un ami ne m'en avait ni guéri, ni justifié.

Aucune issue, ami, et vous êtes venu, et, sans savoir rien de vous, ni qui vous étiez, lisant votre *Immoraliste* où, sans rien deviner, je soupçonnais un secret..., et alors je n'étais plus seul... Et *Si le grain ne meurt* a tout éclairé.

Pendant longtemps — ça durait déjà depuis 7 ou 9 ans, même plus jeune (...) — j'ai traîné tout cela mais, la confiance reprenant, et l'obsession diminuant, la honte aussi, je me donnais un peu plus d'air, bien que je ne sois arrivé à vaincre ma peur d'entrer dans une salle et d'y avancer, qu'avec peine, que je n'aie pu m'attacher à un ami qu'à force d'affection de sa part, et encore que je doutais toujours de lui.

Bref, je vous fatigue et je ne vous apprends rien. Et, avec le

(11) Passage illisible.

premier dialogue d'Édouard et d'Olivier je me suis senti compris enfin dans mon comportement psychologique, et je n'ai plus pu vous écarter. (...)

Quand vous êtes venu à Lausanne, au temps de la mise en scène des *Caves*, si je me suis montré si réticent, c'est que j'avais une frousse folle d'aller au devant d'une révélation qui ne m'était peut-être pas propre. (...) (12)

Allons, dites-moi aussi votre avis là-dessus. J'attends de vous non un conseil, bien sûr, mais ne craignez pas de m'en parler, quel que soit votre avis.

Je travaille à ma thèse sur vous, que je dois remettre à mes prof. avant Noël, en manuscrit, pour la soutenir à Lausanne en février (13). J'y travaille d'ailleurs dans les plus défavorables conditions. Mais si je ne reçois pas une trop forte douche à Lausanne, je la remanierai pour en faire un bouquin sur vous. Si ma thèse n'est pas trop vache (permettez), je vous la communiquerai.

J'aurais bien aimé connaître l'état dernier de votre pensée au point de vue religieux, par exemple, et certaines pages plus complètes sur le christianisme, ou contre le Christ, ou sur "l'identification du Diable" (14), mais je crois vous deviner assez, cependant, pour vous situer approximativement à ce point de vue. Mais si je me décide, je le suis déjà, à écrire un livre sur vous, je vous serai reconnaissant de m'y aider, sans que cela vous ennueie. Sinon, tant pis pour moi.

Dites-moi si vous avez des chances de vous trouver à Paris au tout début de janvier, ou ailleurs où je pourrais vous rencontrer ?

Cher Monsieur Gide, j'ai peur d'avoir lassé votre patience, mais vous ne doutez pas de mon affection, combien reconnaissante pour tout ce que vous avez fait pour moi, et que je reste très Gavillet, sans vous aimer moins,

votre

Marcel Gavillet.

V. MARCEL GAVILLET A ANDRÉ GIDE.

Sa longue et explicite lettre-confession à peine envoyée, Gavillet n'attend pas trois jours avant de récrire à Gide, à la fois pour exprimer sa crainte de l'avoir "encombré de (s)es confidences" et pour solliciter "un petit mot" qui le rassure à ce sujet.

(12) Coupures faites aux cinq endroits indiqués.

(13) Cette soutenance sera, en fait, retardée d'une année.

(14) Allusion aux pages publiées en 1926 en appendice au *Journal des Faux-Monnayeurs* ("Identification du Démon").

[La Rochelle, jeudi] 2 décembre 1937.

J'ai identifié, non le sphinx, mais sa voix, et cela suffit pour aller de l'avant.

Je me reproche le ton un peu mélodramatique de cette lettre et son allure énigmatique, et un ton qui n'est pas tout à fait le mien ; mais je sais tellement que vous vous y entendez pour lire entre les lignes. — Et il me semblait que je n'avais pas besoin de faire plus d'effort pour m'expliquer autrement qu'à demi-mot.

Le projet de préambule à ma thèse que je vous envoie achèvera de préciser à vos yeux dans quel sens j'évolue (vous parviendra sous peu). Un petit mot de vous au reçu de ma lettre me soulagera de la peur que j'ai de vous avoir encombré de mes confidences, car je déteste ce genre — mais depuis que j'y pense...

AI-je besoin de vous dire que, si je reste ici, ce n'est pas à la faveur d'un compromis, car, sinon, je préférerais n'importe quoi. Que je tâche à me donner pour ce que je suis, et rien d'autre. Le pasteur titulaire d'ici, dont je dépends surtout, qui m'encourage à ma thèse — alors qu'au début il n'avait pas d'autre jugement sur vous que celui qui est le plus commode — et auquel j'ai montré la lettre que je vous ai écrite, a eu une attitude très, très chic, que j'espérais, mais dont je pensais aussi qu'elle pouvait l'éloigner de moi et l'engager à me laisser tomber "avec un bruit sec", et je lui en ai une vraie gratitude.

Et justement, parce qu'il reconnaît franchement ne pas être aussi "terriblement compliqué" que moi, tout en constatant que c'est probablement mon tempérament, il m'est cher de plus en plus.

Et puis, suffit sur moi. Je trouve ici grand profit à entrer en contact toujours mieux avec des gens, du plus simple marin aux plus grands bourgeois. Et hier encore, pour la deuxième fois, j'ai eu l'occasion de passer une bonne après-midi avec un forçat libéré... qu'à la fin nous étions amis : au point que rarement je me suis senti si proche de quelqu'un. Et, de plus, exactement renseigné sur *pas mal* de choses.

Décidément, pardon de tant de bavardages. Mais avouez que je ne vous embête pas toujours autant.

Votre

Gavillet.

3 décembre.

Et puis, à quoi bon vous donner l'apparence de ma continuité. Ce qui, d'ailleurs, ne retranche rien à ma précédente lettre. Avec moi, rien n'est tout à fait vrai longtemps de suite, sauf mon attachement à 2 ou 3, car le cours de ma pensée dépend, est orienté, selon les dispositions de mon humeur physique, qui, comme la vôtre, est variable. Tout de même, ce petit jeu de cache-cache et de balançoire est assez fatigant, mais seulement quand on est fatigué soi-même. Un jour d'aisance rachète tout.

Heureusement que vous êtes de même contexture, ça me dispense de me prendre au tragique, et de passer à autre chose. À mon avis, cette identité de comportement affectif et physique doit dériver d'une identité exnérience enfantine, en dépit de la divergence complète du milieu éducatif, social et tout et tout.

Je suis allé en Algérie, cet été, sur cargo : extra.

VI. ANDRÉ GIDE A MARCEL GAVILLET.

De Paris (qu'il ne quittera qu'un mois plus tard pour son second voyage en Afrique occidentale), Gide répond par retour de courrier à son ami provisoirement rochelais :

[Paris, samedi] 4 Déc. 37.

Mais oui, parbleu, cher Gavillet, c'est dans l'intérieur de l'Église (ou : *de* l'intérieur de l'Église) que vous pouvez et pourrez le plus. Ce qui, du reste, ne laisse pas d'être assez périlleux pour vous — et pour elle.

Je voudrais trouver le temps de répondre longuement à votre longue et excellente lettre. La proximité d'un départ pour le Sénégal me talonne.

J'aime votre photo — encore que je vous y reconnaisse à peine. Vous m'y paraissez comme... délivré, d'on ne sait quoi — et beaucoup moins dispos (que vous n'étiez) à vous laisser bouffer par des croquemitaïnes. Il importe de faire le départ entre les problèmes réels et les problèmes imaginaires ; je veux dire : ceux que crée notre imagination, ou l'opinion des autres, ou les conventions ; et de ne s'attacher qu'aux premiers.

Je vous embrasse et me sens

votre ami

André Gide.

Je salue de tout cœur et l'intelligent pasteur — et le forçat.

VII. ANDRÉ GIDE A MARCEL GAVILLET.

Ayant appris la mort de Madeleine, survenue le 17 avril 1938, Marcel Gavillet a écrit à André Gide une "exquise lettre" qui n'a, hélas ! pas été retrouvée, mais dont on peut percevoir l'écho dans celle qui lui fait réponse — apparemment sans délai (15).

[Paris, samedi] 28 Mai 38.

(15) Voir plus haut, pp. 7-8, la reproduction de l'original de cette lettre.

Mon cher Gavillet,

Quelle exquise lettre je reçois de vous ! Je crains de bien mal y répondre, car je suis bien désespéré et, depuis mon deuil, fais seulement semblant de vivre.

Tout me plaît dans votre lettre ; et d'abord votre sympathie, qui trouve, pour s'exprimer, des phrases qui me vont au cœur ; et tout ce que vous me dites de votre thèse, puis de vous-même. J'aurais voulu trouver le moyen d'aller vous rejoindre à La Rochelle et de passer un plein jour au moins avec vous ; il me semble que nous aurions parlé mieux que nous ne pourrions faire à Paris. Mon deuil a bouleversé tous mes projets...

Faute de mieux, c'est à Paris que je vous reverrai. Ne manquez pas de m'aviser de votre passage.

Je vous embrasse tout amicalement.

André Gide.

VIII. MARCEL GAVILLET A ANDRÉ GIDE.

La lettre que Gavillet écrit un mois plus tard à Gide est toute pleine de l'espoir qu'il a de le revoir à l'un de ses passages par Paris, à l'aller ou au retour des trois semaines de vacances qu'il va passer en Suisse...

La Rochelle,
[Vendredi] 1^{er} juillet 1938.

Cher ami Monsieur Gide, je m'impatiente bien de vous revoir, mais serez-vous à Paris lors de mon passage, où vous n'avez probablement pas le goût de rester ? Ce n'est pas à fin juin, comme vous le voyez, mais j'arriverai à Paris le 9 au soir vers 5 heures et espère avoir l'autorisation d'y rester vingt-quatre heures, car je suis censé convoier des bestiaux jusqu'à Mulhouse, moyennant quoi je dispose d'un permis de voyage gratuit.

Je resterai en Suisse jusqu'à la fin du mois de juillet.

Gérin m'apprend que vous êtes au Danemark (16). Si vous n'êtes à Paris vers le 9 et le 10 juillet, dites-moi si vous risqueriez d'y être vers le 30 ou 31 juillet, du moins lorsque vous le saurez, afin que je puisse vous revoir et vous serrer la main.

A tout hasard, je vous envoie mon premier manuscrit de thèse. Ne regardez pas à la loupe, ni mon style à la Tino Rossi, ni les ré-

(16) En avril - juin 1938, Gide a beaucoup vu Julien Green, qui s'apprête à faire un séjour au Danemark (v. le *Journal* de celui-ci, *Œuvres complètes*, Bibl. Pléiade, t. IV, pp. 458 sqq.) ; aussi a-t-il eu envie, partant pour Amsterdam (le 10 juin) pour Amsterdam où rejoindre Jef Last, de pousser de là jusqu'en Scandinavie (v. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 90).

pétitions de pensée, dus au fait que mon temps de travail a été pris sur l'ennemi. C'est l'orientation de la pensée qui m'intéresse et ce que vous pourriez en penser. Je compte sur votre franchise d'ami pour me dire tout net votre opinion. Les thèses que j'y joins, sommaires un peu, vous diront dans quel sens je pense faire porter la partie critique de ma thèse.

Je ne cesse de penser à vous et à ce qui vous préoccupe intimement. Votre lettre m'a touché en outre par la confiance que vous me témoignez. Je crois que je la mérite un peu, car mon affection pour vous ne se borne pas à être littéraire et ne s'attache qu'à vous.

Croyez-moi votre très fidèle Gavillet. Quelle joie j'aurai à vous faire sentir mon amitié.

Pour 7 jours, je vais me "renaturer" dans l'île de Noirmoutier, dans une cabane de pêcheurs qu'on m'a dénichée, où je disposerai d'un lit de camp, une table et une chaise. Le suffisant pour travailler à améliorer ma thèse. Que n'y êtes-vous ! J'y reste jusqu'au 8 au matin seulement. Si vous aviez le projet de me lancer un mot, voici l'adresse :

chez Mme Étienne Néau, Boulangerie Moderne, Noirmoutier (Vendée).

Quant à celle de Suisse, la voici :

chez M. Henri Gavillet-Blanc, Clos Rochat, Épalinges sur Lausanne.

A bientôt, j'espère.

Marcel G.

IX. ANDRÉ GIDE A MARCEL GAVILLET.

Gide a lu la thèse dactylographiée que Gavillet lui a "confiée". Se sont-ils revus à Paris, le 9 ou 10 juillet, où Gide est en effet au Vaneau ? Nous l'ignorons, de même que les documents connus ne nous permettent pas de situer le voyage à La Rochelle que Gide fait cette année-là (et auquel tous deux feront allusion dans leurs lettres des 11 et 15 juillet 1939).

[Cuverville, dimanche] 24 Juillet 38 (17).

Mon cher Gavillet,

J'ai pu lire "à tête reposée" les pages que vous m'avez confiées — avec un intérêt et un profit considérables. Pas un instant je ne me suis senti mécompris ni n'ai senti ma pensée trahie par vous. Je me rends bien compte, en vous lisant, de la grande difficulté qu'il y avait à trouver et tracer quelques contours d'une pen-

(17) Cette lettre a été publiée dans l'appendice de la récente édition de *l'Essai sur la Morale d'André Gide* de Marcel GAVILLET (Lausanne : Éd. du Ravenendray, 1977), p. 120.

sée aussi fluide et versatile que la mienne. Mais vous y êtes arrivé pourtant, avec une habileté très honnête qui demandait beaucoup d'intelligence et d'amour ; j'ai mieux compris, vous lisant, que, somme toute, mon effort (presque inconscient) était, pour la pensée, du même ordre que celui des peintres "impressionnistes" qui, eux aussi, repoussant de leur mieux l'intervention de la logique apprprise, laissaient le paysage (le monde extérieur) se reconstruire de lui-même et se contentaient d'apposer touches contre touches, sans autre souci qu'une grande sincérité de vision et de notation, la *ligne* n'étant pour eux, selon l'expression de Taine (je crois), "qu'un accident de la couleur". Et j'admire que vous ayez su ne point vous perdre dans ce dédale bariolé.

Je crois que vous avez raison de me croire beaucoup plus près du Christ que je ne consens à me l'avouer à moi-même. Tout ce que vous dites à ce sujet me paraît excellent et vous montrez excellemment par où et par quoi je diffère et m'obstine à différer. Ce que vous ne dites pas, qui a pourtant son importance, c'est que c'est à l'idée de *foi* que je m'achoppe. Il me semble que l'on n'a pas assez remarqué, ou dit, que c'est à la *croissance* que viennent se heurter tant d'intelligences et de cœurs, qui seraient prêts à se rallier à l'enseignement du Christ si, sur ce point, les églises, tant protestantes que catholique, ne se montraient point intraitables. Le domaine de la *Foi*, ma raison se refuse d'y entrer. Tout est là. Et je serais pleinement chrétien si vous ne me persuadiez que l'on ne peut l'être sans *croire*. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus.

Écrivez-moi bien vite à Paris (*où je vais rester peu de jours*) ce que je dois faire de votre dactylographie.

Bonnes vacances. Croyez à ma fidèle sympathie.

André Gide.

X. ANDRÉ GIDE A MARCEL GAVILLET.

Fort de ce *satisfecit*, Gavillet met la dernière main à son travail et soutient sa thèse devant la Faculté de Théologie de Lausanne au printemps de 1939 ; puis fait tenir un exemplaire de ce texte définitif à Gide qui, avant même d'en prendre connaissance, l'en remercie tout aussitôt (18) :

[Paris, vendredi] 5 mai 39.

Mon cher Gavillet,

Hier, à mon retour de Perpignan où j'avais été pour tâcher de libérer quelques prisonniers des camps de concentration (19), je trouve la dactylographie de votre thèse et votre carte de visite. Heureux de savoir où vous écrire, et je l'aurais fait plus tôt si

(18) Cette lettre est dactylographiée.

(19) V. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, p. 136.

j'avais su comment et où vous atteindre. Je vais lire attentivement votre thèse — heureux d'apprendre que la soutenance a été couronnée de succès — mais j'avais déjà lu avec le plus vif intérêt la première ébauche que vous m'aviez confiée précédemment. Je n'y avais rien trouvé qui ne me satisfasse, pleinement et cordialement. Peut-être, après vous avoir relu, vous en parlerai-je plus longuement, mais me voici tout harcelé par un travail urgent que j'ai à fournir et je suis forcé, à mon grand regret, de remettre à plus tard cette lecture. Ce billet provisoire n'est que pour vous rassurer et vous redire ma très profonde sympathie.

André Gide.

XI. MARCEL GAVILLET A ANDRÉ GIDE.

Et voici la dernière lettre de Marcel Gavillet qu'ait conservée André Gide (mais non point la dernière qu'il ait reçue de lui : on verra que, en 1941 puis en 1946, Gide répondra encore à des lettres de Gavillet que nous n'avons malheureusement pas retrouvées) : "bonne longue lettre", où le pasteur, parvenu à mi-temps de sa trente-quatrième année (qui devait être aussi le mi-temps de sa vie), fait en quelque sorte le point sur lui-même, dans ses rapports avec Dieu, avec les hommes et avec l'ami qui a été pour lui un maître et, par l'étude qu'il lui a consacrée, un révélateur.

La Rochelle, [mardi] 11 juillet 1939.
11, rue de l'Escale.

Cher Monsieur et ami,

Me voici bientôt en vacances et à cinq jours d'achever mes quatre ans comme pasteur auxiliaire à La Rochelle. En décembre dernier, j'avais pris la décision de quitter ce poste, un peu pour me mettre au pied du mur, et me forcer à orienter pratiquement ma vie, dans un sens ou dans un autre, ou plutôt sous une forme ou sous une autre. Jusqu'à ce moment j'hésitais, tout en me sentant à ma place — quant à la foi que cela suppose —, à me lancer dans la carrière pastorale, comme "ils" disent.

En fait de carrière, il s'agit de perdre précisément tous les avantages de ladite carrière. Et j'avais bien raison d'hésiter, car je l'aurais choisie par et dans un esprit de bonne volonté au service du Christ, et parce que j'avais mesuré l'authenticité et la suprême valeur de ses paroles, mais on ne se marie pas avec Dieu, ni on ne mène la vie commune avec lui comme ça, pour lui faire plaisir, ou parce qu'on croit que c'est bien. Il m'aurait manqué son approbation.

Devenir pasteur dans cet esprit-là, c'est le plus sûr moyen de devenir un fonctionnaire ou un excellent philanthrope ou un moraliste vertueux et, pour tout dire, emmerdant, mais ce n'est pas être un homme de Dieu, un mandataire de Dieu : ainsi je serais resté moi, et aurais continué à être mon propre maître tout en le servant de mon

mieux, et il serait resté Lui, le Dieu des chrétiens, qu'on chante sur tous les tons, qu'on enseigne, mais qui vous reste étranger.

Et comme vous avez raison, une fois de plus, de nous enseigner à ne pas nous contenter de ce Dieu-là, de ce Dieu enfanté par les hommes, parce qu'ils le pressentent, bien sûr, mais ils l'escamotent aussi. Et qui est le père du pharisaïsme et de tous les Profitendieu du monde, des soi-disant hommes de bonne volonté — alors qu'en réalité l'Évangile désigne ainsi les hommes dont la volonté est autre que la leur, même la meilleure.

Sans doute faut-il passer par là. Mais, quand on est de l'autre côté, ne fût-ce que tant soit peu, on s'aperçoit que c'est tout autre. C'est le même paysage, mais on a pris pour le bon celui qu'on y voyait reflété dans la glace, comme il en est quand on est en car et parfois celui qui se reflète nous tente plus que l'autre.

Cette approbation, cette confirmation, sans laquelle je n'eusse pas persévéré, m'a été donnée. D'une façon tout ordinaire et banale, mais dans des conditions telles que cela est pour moi un signe indubitable. Le résultat, c'est que ce que je n'avais pu sacrifier jusque-là, et cette intime et irréductible division de l'âme partagée entre de multiples attirances et vocations, aussi légitimes les unes que les autres en raison de leurs droits équivalents, est non pas résolue, supprimée, mais tout bonnement détrônée, mise dans l'impossibilité virtuelle (car cela dépend de mon obéissance à Dieu) de paralyser ma vie profonde qui stagnait, sans faire autre chose que de circuler en rond comme une file de détenus entre quatre murs.

Rien n'est arbitrairement saccagé, définitivement tranché, détruit, mais tout est mis à sa place, et reste subordonné à ce qui les commandera désormais — si je ne flanche pas devant la difficulté et ne renonce pas à courir l'aventure du Dieu vivant —, la volonté de Dieu, l'assentiment et la provocation de Dieu.

De tout ce qui me tentait, de ce que j'ambitionnais, à tort ou à raison, écrire, gagner les terres du silence et de la lutte et de l'étrange, celles du globe ou celles de la pensée : pour tout cela je ne me sentirai dans l'axe que provoqué par Dieu, ratifié par Lui.

C'est vous dire, cher ami, que je gagne le large, enfin, le vrai large, et que je cesse d'être un côtoyeur.

Me voici, moi aussi, autre Œdipe, d'un autre genre, sans état-civil désormais, ni papiers d'identité, ni titres en vigueur parmi le monde, plus rien qu'un voyageur sans nom, un anonyme du Seigneur parmi tant d'autres d'aujourd'hui, après tant d'autres.

Et je ne fais que commencer. Et je fais déjà trop de littérature pour annoncer une chose si simple et redoutable, alors que le combat n'est même pas fini. Quant à m'en vanter, c'est une autre histoire. D'abord, sans Dieu, je ne pourrais m'exécuter. J'en souffre, d'ailleurs, parce que c'est un arrachement, une mort à tout ce que j'ai caressé, et en secret depuis si longtemps, et qu'il me faut quitter ; abandonner, en tout cas pour le moment, tout ce que je

m'étais octroyé en grand seigneur que je me croyais, tout ce sur quoi je croyais avoir des droits : quitter ce pays désolé que j'aimais, cette mer qui, tant qu'elle était là, me disait que tout était encore possible, les affections que j'avais ici. Il m'éloigne de mon collègue que j'avais fini par aimer comme un père, moi qui n'en ai jamais eu que de nom, affectivement du moins.

Il me refuse ou ne permet pas ce mariage que j'espérais avec une chic gosse, dont le cœur, à mon insu, est pris ailleurs. Il me renvoie en Suisse, où je n'avais nulle envie de rentrer, prendre ma paroisse dans la campagne, qui est l'endroit par excellence où j'aurais eu peur de m'enliser. Mais il y a en moi — à travers tout cela qui m'éprouve — cette petite joie, toute frêle et menue mais insistante, mais curieusement rafraîchissante, comme la bouffée d'air qu'on respire par un gros temps de chaleur juste avant qu'on franchisse la dernière dune et alors qu'on ne voit pas encore la mer. Et c'est elle qui me rassure et me relève dans les moments où je trouve que c'est trop à la fois, et trop pour moi qui ai le cœur trop tendre pour me passer d'anpi humain et qui me dit : "Me tiens-tu donc pour rien, moi qui suis l'amour du Père ? Tu ne vois donc pas ton privilège, alors que tant d'autres croient être dedans, dans ma maison, alors qu'ils sont sur le seuil, voyant tout ce qui s'y passe mais n'étant nullement abrités, réchauffés et rassasiés par mon amour, alors que tant d'autres cherchent à entrer, mais ils oublient de renoncer à eux-mêmes."

Je vous écris tout cela, cher Monsieur Gide, parce que je vous dois tellement et que vous m'avez donné tant de bons coups de pouce au moment où il le fallait, qu'en retour je ne peux que vous dire, dire tout ça.

J'aimerais que vous sachiez le service que vous m'avez rendu plus nettement que je n'ai pu vous le laisser entendre : à un moment de mon adolescence où je me croyais de plus en plus incurablement différent des autres, où j'étais tellement replié sur moi-même et pénétré du sentiment de mon infériorité, où j'étouffais à en désirer en finir, de solitude (...) (20) et de complexité, vous m'avez rendu, par l'entremise des *Faux-monnayeurs*, à la Société, alors que tous les efforts de mes amis avaient été vains.

Vous m'avez donné un frère, un ami, un confident qui me comprenait à demi-mot, qui avait les mêmes élans et les mêmes scrupules qu'Olivier et la même aspiration vers le vrai, le plein jour, que Bernard. Je ne me suis plus dès lors considéré irrémédiablement comme un être difforme moralement et intellectuellement.

Vous comprenez pourquoi je me suis attaché à vous, à votre œuvre et pourquoi vous m'êtes comme un ami.

Cela explique ma thèse sur *La Morale de Gide*, et c'est comme une dette de reconnaissance que je vous devais.

À ce propos, j'aurais aimé que vous me disiez si je puis en ti-

(20) Coupure.

rer quelque chose, en "modifiant" l'allure, un peu raidie (par l'effort et par le travail scolaire), et en développant les derniers chapitres. Votre avis là-dessus me serait précieux. Dites-moi aussi quelle maison d'édition conviendrait le mieux à ce genre d'étude. Allez-y franchement et dites-moi si ça en vaut la peine.

D'ici au mois d'octobre, date à laquelle je prendrai ma paroisse, j'aurai le temps de m'y employer.

Pour l'instant, je reste ici jusqu'au 20 juillet, passerai quelques jours dans l'île de Ré, avec ma sœur qui a besoin de l'air de la mer pour sa maladie des os, et ne partirai de La Rochelle que vers le 1^{er} août. Vous pouvez donc m'écrire jusqu'à cette date à mon adresse, rue de l'Escale. Après quoi, je voudrais faire un tour, mais mon foie charrie tellement que je ferai peut-être bien de passer par Vichy.

Si, par hasard, vous passiez de nouveau par La Rochelle comme l'an dernier, avisez-moi et je vous y attendrai.

Je n'ai parlé que de moi, cher Monsieur Gide, mais c'est pourtant un entretien à deux que cette lettre. Êtes-vous en bonne santé ? Votre *Journal* aux Éditions de la Pléiade m'a bien tenté (21), mais, à part les noms mis en clair, y a-t-il davantage de texte que dans l'édition complète (22) ?

Excusez-moi d'abuser de votre temps par cette longue lettre, mais vous avouerez que je ne suis pas toujours si importun.

Votre bien affectionné

Gavillet.

XII. ANDRÉ GIDE A MARCEL GAVILLET.

C'est du château de Chitré, près de Vouneuil dans la Vienne, que Gide répond à Gavillet : accompagné de François Mauriac et de son fils Claude (avec lesquels, à Malagar, il vient de passer quinze jours) (23), il y séjourne chez son amie la Vicomtesse Yvonne de Lestrangé (24). A-t-il vraiment "relu" la thèse de son correspondant, "attentivement" comme il le lui avait promis, ou n'y a-t-il rien trouvé de nouveau par rapport à la première version, lue un an plus tôt ? La présente lettre en reste à des éloges très généraux (25)...

(21) Le *Journal 1889-1939* venait de paraître (ach. d'impr. le 20 mai 1939) en un volume de la "Bibliothèque de la Pléiade", créée par Jacques Schiffrin ("Éditions de la Pléiade") mais qu'avaient reprise les Éditions Gallimard.

(22) *Id est* : l'édition des *Œuvres complètes*, dont le quinzième tome (qui devait être le dernier) était paru trois mois plus tôt.

(23) Voir les *Conversations avec André Gide* de Claude MAURIAC (Paris : Albin Michel, 1951), pp. 105-80 (séjour à Malagar) et 183-201 (séjour à Chitré).

[Château de Chitré, samedi] 15 juillet 39.

Mon cher Gavillet,

Votre bonne longue lettre vient à point pour répondre aux questions que je me posais à votre sujet. Elle m'anprend aussi que vous êtes encore, et jusqu'au 20 de ce mois, à La Rochelle — où je ne désespère pas de vous rejoindre, ainsi que j'avais fait l'an dernier ; mais vous imaginez aisément dans quel état de dépendance, ici, je puis être, ne pouvant disposer à mon gré ni de l'auto de Madame de Lestrangle, ni de son temps. Je suis arrivé ici Mardi dernier, avec François Mauriac (chez qui je venais de passer deux semaines) et de son fils Claude. Le 20, je dois quitter Chitré pour une assommante, mais presque indispensable, cure à Challes, aux environs de Chambéry — où j'espère me débarrasser de cette laryngite chronique qui me fatigue depuis des mois, me rend souvent presque aphone et me forçait, en Égypte et en Grèce où j'ai vécu ce printemps, de renoncer aux conférences qui eussent défrayé mon voyage. Ah ! que je me sens vieux, par moments ! tout hors d'usage ; appartenant au passé et, depuis mon deuil, ne faisant plus que semblant de vivre ! prêt à céder la place, à dire aux jeunes, à vous : maintenant c'est à votre tour ! La sympathie de quelques-uns de ces jeunes, de vous, m'apporte ce peu de joie dont mon cœur a besoin pour ne pas souffrir trop désespérément du spectacle d'effroyables misères.

Oui, la lecture de votre travail m'a été de grand réconfort (beaucoup plus grand que je ne puis vous le dire ou que vous ne pouvez le savoir). Comment ne souhaiterais-je pas vous voir tirer parti de ces pages, souvent excellentes, qui attestent les liens qui m'unissent à ceux de votre génération ? qui me persuadent que je n'aurai pas vécu en vain ! J'espère que la publication de mon *Journal* éveillera assez d'attention pour qu'il ne vous soit pas malaisé de trouver un éditeur. Ne proposeriez-vous pas votre travail à la *Gilde du Livre* (Hans Opprecht) (26) à Zurich — de préférence à une firme parisienne ?

J'aime vous imaginer dans votre nouveau poste, en Suisse — où j'aurais encore plus de plaisir à vous aller voir, qu'à La Rochelle. Que de vœux je forme pour le meilleur usage, là-bas, de votre ferveur, de votre intelligence et de vos dons !

(24) Précédemment duchesse de Trévise, amie de Marc Allégret, dite "Pomme" (v. le *Journal* de Gide et *Les Cahiers de la Petite Dame*).

(25) Avec celle du 24 juillet 1938, cette lettre a été publiée dans l'édition de la thèse de Gavillet (v. *supra* note 17), p. 121.

(26) Nous ne savons pas si Marcel Gavillet entreprit des démarches auprès de cet éditeur — qui fut en 1946 celui de la traduction allemande du *Saint-Saturnin* de Schlumberger, pour laquelle Gide écrivit spécialement une préface.

Je vous embrasse bien affectueusement. Ne doutez pas de mes sentiments bien fidèles.

André Gide.

XIII. ANDRÉ GIDE A MARCEL GAVILLET.

De Nice, où il est réfugié en cet hiver 1941-42, Gide adresse un petit signe de fidèle amitié à Gavillet, qui lui a écrit et lui a envoyé son article, "André Gide le mal aimé", consacré au *Journal* dans la revue des Bellettrien (27).

[Lundi] 22 Décembre 41.

Hôtel Adriatic,
Nice.

Mon cher Gavillet,

J'ai bien reçu votre excellente lettre, et Maurice Blanc (28) (dont j'ai eu le plus grand plaisir à faire la connaissance et avec qui j'ai pu parler confortablement, profitablement et affectueusement) m'apporte la *Revue de Belles-Lettres*, où je lis votre réconfortant et très judicieux article. Oui, c'est un grand réconfort pour moi, de me sentir si bien compris, et je vous suis profondément reconnaissant de savoir et d'oser ainsi me défendre. Ici, je suis très attaqué...

Bien amicalement votre

André Gide.

XIV. ANDRÉ GIDE A MARCEL GAVILLET.

Dernier billet de Gide, réponse à une lettre qui, encore, n'a pas été retrouvée. Bien que Gide soit en Suisse — chez les Richard Heyd, éditeurs des "Ides et Calendes" — et qu'il y retourne l'année suivante (au moment du prix Nobel), il ne paraît pas qu'il y ait revu son ami lausannois.

[Neuchâtel, mercredi] 4 Septembre 46.

Cher Gavillet,

Oh ! certes non, je ne vous ai pas oublié ! et vous êtes un de ceux que j'aurais le plus de plaisir à revoir (je veux dire : de ceux de Suisse : l'un des plus chers, l'un des rares...) si seulement je n'étais si fatigué. J'ai fui Lausanne où trop de rencontres possibles — et Genève ; me suis réfugié à Neuchâtel, où de discrets amis protègent ma retraite et mon incognito. Besoin de repos, de silence et de solitude. Mais ne doutez pas de ma profonde et attentive affection.

André Gide.

(27) Afin de compléter le présent dossier, nous reproduirons cet article dans un très prochain BAAG.

(28) Nous n'avons pas identifié ce personnage.

434 A G (39)
642

LE SECRÉTARIAT DE L'AAAG

met à la disposition
des premiers Sociétaires
qui en feront la demande
quelques exemplaires
encore disponibles
des ouvrages suivants :

JEANNE DE BEAUFORT

QUELQUES NUITS,
QUELQUES AUBES
(1916-1941)

avec des lettres inédites
d'ANDRÉ GIDE

Madrid, 1973, hors commerce. Un volume broché,
17,5 x 15,5 cm, 79 pp. 16 F

* * * * *

ANDRÉ GIDE

LES NOURRITURES TERRESTRES
& LES NOUVELLES NOURRITURES

Textes annotés et commentés,
accompagnés de nombreux documents,
abondamment illustrés et
présentés par Claude MARTIN

Paris - Montréal : Bordas, coll. "Univers des Lettres",
Un volume broché, 16,5 x 11,5 cm, 256 pp. 6 F

* * * * *

Prix, franco de port et d'emballage, réservés aux Membres de l'AAAG.
Les commandes sont à adresser au Secrétaire général de l'AAAG, ac-
compagnées de leur règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre
de l'Association.